

- I Veiller une maison vide.
- II Le calcaire des pierres évoque une mer arctique.
- III Depuis la fenêtre, les jumelles se dédoublent devant Spica la fière.
- IV Les draps sont verts, entremêlés de fougères.
- V Je sens venir à pas obscurs l'immensité de la mer d'airain.
- VI Tout en sensualité, la rivière passe sous mes pieds et je sens la lave qui coulait jadis le long des pierres volcaniques.
- VII Calcareo Carbonica.
- VIII Les schistes patientent au crépitement du feu des feuilles d'agenda.
- IX L'appel des pierres gravées depuis longtemps dans le nom des rivières.
- X Arnica Montana.
- XI La possession des paroles vertes.
- XII Les coordonnées multiples.
- XIII Les nuages avancent et le vent tambourine contre les tempes de la maison.
- XIV Un axe abstrait se dissout vers les montagnes.
- XV Les châtaigniers s'espacent en ronde.
- XVI Il pleut dehors et dedans.
- XVII Disposer les objets selon un langage ancien.
- XVIII Incapacité de distinction entre le perçu et le monde implicitement créé.
- XIX Belladonna.
- XX La couronne de la salicorne.
- XXI Chaque pierre s'est posée avant moi sur tes genoux.
- XXII La lune n'a jamais été si proche de la terre.
- XXIII Quand je te vois, j'imagine un lys sauvage.
- XXIV Et le bleu de la mer croisé de croix blanches.

Nous nous étions perdus dans cet immense champ où l'imagination régnait. Tu étais là, proche des dolmens aux exactitudes tournées vers l'ouest. J'imprime encore l'odeur de cet air que tu soufflais dans mes branchies. Te souviens-tu lorsque tu dormais? Les fougères épousaient ton corps anguleux. Les schistes s'éparpillaient dans le lit de la rivière et toutes ces brèches ne cessaient d'appeler.

Dans un éclair, tu te dresses noir, pur-sang. De toi sortent les nuages, ceux que je connaissais déjà.

Lorsque tu dors, je veille. C'est comme ça. Ça ne s'explique pas.
Eux là-haut, et nous, toujours animés par ce tremblement de terre.
Nous sommes les seuls à entendre cette musique souterraine.
Les feuilles de mon agenda crépitent dans le feu. À la fin, il ne reste plus que tes deux initiales.
Je cogne mes pieds, nos sentiments se téléportent.
Nous sommes deux étoiles mortes ensemble, au même moment, il y a des milliards d'années. Nous sommes entrés dans l'ère télépathique.

D'où tu viens je nais. Une empreinte de dinosaure a précédé nos traces.
Vois-tu ces mosaïques dispersées autour des cailloux ?
Dans chaque centimètre carré, je t'ai cherché. Je voulais comprendre d'où tombaient ces morceaux de conscience. Le reflet blanc, puis un couloir, et enfin le noir de l'Histoire.
Et nous marchons sur ces cercles, nous déblayons les épines de pin, comme pour mieux saisir l'obscurité qui nous a survécu dans ces gouffres.

L'orage va bientôt envahir notre maison.
Nous pressentons le moment où les cavaliers sortiront, lances dirigées vers le zénith.
Nous avons oublié la lampe de poche. Il pleut si fort. Heureusement, nous avons une boîte d'allumettes. Regarde-les passer, fiers et majestueux dans les nuages.
Abritons-nous, j'ai tellement mal à la tête. Ne dors pas ! Il faudra raconter.

Ils la regardèrent longtemps et remarquèrent une tâche bleu ciel clignotant sur son bras droit, mais ils n'y comprirent rien.

Elle s'éveille, porte une pierre contre sa poitrine, un bouclier, une branche du micocoulier dans ses cheveux. Elle cherche les fougères, conteuses des temps primordiaux. Où a disparu la couverture de lumière ? Dans un coin, elle aperçoit les restes d'une couronne qu'elle avait trouvée sous l'eau il y a bien longtemps. Des entremêlements de cordes et d'écorces, un fragment du tout qui l'avait entourée. Proche de la roche, sous un lit de brindilles, le long souffle sur une infime partie de son aile. Elle entonne une chanson

« Approche-toi du sentier....Entends-tu le chant de nos pensées...Des flèches ont givré sous nos pieds.... »

Approche-toi du sentier entouré des ravins bleus,
Ressens ce peu d'atmosphère qui règne ici.
Ne vois-tu pas ces fougères s'entremêler, ces coraux éclore ?

Le tilleul se lève, le mistral traverse nos murs.
Le toit de la maison s'envole.
Entends-tu le chant de nos pensées ?

Des flèches ont givré sous nos pieds.
Des couronnes se tressent dans les airs.
Les yeux des bois sont ouverts.

On y voit l'arc polaire, rouge comme une flamme.
Et tous nos anciens bleus clignent.
Notre conscience se déplace à la vitesse de nos vaisseaux.

Je forge les armes de nos désirs.
Je tisse la dentelle de nos nuits blanches.
Je sonne l'alarme de notre urgence.

Devant ce paysage de fer pur, l'immensité nous enfermerait.
Sous les soupirs, l'eau souterraine remonte à la surface.
Des arbres tombent et d'autres naissent autour de nous.

« Ça s'est passé là bas, une personne a été retrouvée dans une grotte stalactite. Elle avait fait du feu avec ses cheveux, puis ses vêtements et puis on ne sait pas. Seulement elle, elle est restée longtemps à vivre dans cet arc polaire. Quand on l'a trouvée, elle parlait avec les blancs, tous les blancs, elle les nommait. Elle avait fabriqué aussi du bleu et du vert. Elle cherchait une harmonie colorée. Enfin, c'est comme ça qu'on le comprenait.

Elle chantait et c'était beau, comme un chant d'oiseau, une incantation, et elle tournait sur elle-même, les pieds nus, givrés et elle aussi complètement givrée. Et nous, ça nous parlait malgré tout, malgré sa langue et sa nudité. Quand elle dansait, on voyait traverser toute la vie en accéléré, comme sortie d'un passé qui nous appartenait.

Je me souviens de ses paupières serrées et de ses mains rouges. Le froid ne sortait même plus de sa bouche et nous avions oublié cette température extrême. Ça doit ressembler à ça, ce moment dont parlent les autres. Quand tout se confond comme si nous avions vécu là avant, avant une ère sans lumière.»

Des clés invisibles ont tourné dans les serrures de nos appartements. Nous devons quitter les villes.
La pensée a filé, toute la conscience a filé.
Nous fonçons en voiture dans des nuées de parasites blancs.
Les écrans clignotent, puis s'éteignent tous. C'est noir. Toutes les batteries sont vides.
Nous laissons nos immeubles en feu derrière nous. Le béton brûle, il ne dit plus rien.
Les panneaux ont disparu, nous suivons nos pensées. Nous enjambons les murs qui nous avaient abrités. Les signes de chemins inconnus, échappés, se dessinent.
Nous avons laissé nos affaires. Nous nous sauvons, nous sommes retournés au magique.